

Albert Bleunard

La pierre philosophale

Cette nouvelle a été publiée dans
La Science Illustrée N° 796 à 804 dans le courant
du premier semestre 1903.



© Gloubik éditions 2016

I. Le plomb transformé en or

Nous sommes dans un vaste laboratoire de chimie, aux instruments étranges, dispersés sur des tables ou sur des étagères le long des murailles. On n'y voit plus des têtes de mort, des squelettes, ni même des hiboux comme aux premiers temps de l'alchimie où les savants s'entouraient de ces inutilités pour effrayer les ignorants ; on ne trouve plus les appareils déjà simplifiés du XIXe siècle, les fourneaux à gaz, les becs Bunsen, car l'électricité a tout modifié. Grâce à de puissants courants envoyés de l'usine, la force pénètre partout par des conducteurs de cuivre, distribuant à profusion la chaleur, la lumière, le fluide mystérieux à de nombreux appareils qui savent merveilleusement l'utiliser. Le gaz d'éclairage ne joue plus maintenant qu'un rôle infime et on le délaisse chaque jour davantage.

Un homme, debout devant un four électrique, vient de tourner une clef et un arc

d'une puissance formidable jaillit aussitôt à l'intérieur de la masse creuse en chaux vive. Ses yeux sont protégés contre la lumière de l'arc par des lunettes armées de verres épais et noirs. Cinq minutes après, il ouvre la porte du four et observe avec passion la fusion d'un bloc de plomb qui chauffe dans un creuset déjà porté au rouge blanc.

Il referme la porte et se promène à grands pas dans le laboratoire, articulant des mots dont on ne peut comprendre le sens ; à ses mouvements saccadés, à son agitation fébrile, on devine sa hâte de connaître le résultat de sa nouvelle expérience. Il tire sa montre à chaque instant et la regarde, trouvant que les aiguilles ne marchent pas assez vite. Enfin, il s'approche de nouveau du four et l'ouvre ; une lumière éblouissante s'en échappe et le creuset apparaît blanc comme la neige, porté à l'effrayante température de cinq mille degrés. Le métal qu'il contient bouillonne et répand d'épaisses vapeurs. Mais, sans perdre de temps, notre chimiste saisit une petite capsule de platine contenant quelques parcelles d'une poudre violacée, en se servant d'une pince en fer, et il verse la poudre dans le plomb en ébullition. Un bruit strident se fait entendre, une flamme jaillit et la réaction est déjà terminée. Il tourne la clef, l'arc voltaïque s'éteint et, quelques minutes après, il saisit le creuset avec la même pince en fer et verse le métal en fusion dans un

vase rempli d'eau. Abandonnant pince et creuset sur les dalles de pierre, il plonge la main dans l'eau et en retire une masse grenillée, d'un jaune vif. Sans perdre une seconde, il se précipite à l'autre extrémité du laboratoire, détache un fragment du métal et le frotte contre une pierre de touche. Il examine soigneusement la trace laissée sur la pierre, puis il dépose sur cette trace une goutte d'acide nitrique.

Et alors la joie la plus intense éclate sur la figure de cet homme ; il comprime à deux mains les battements précipités de son cœur et éclate enfin d'un rire sauvage, en même temps que ses yeux se remplissent de larmes. Le plomb a été enfin transformé en or !

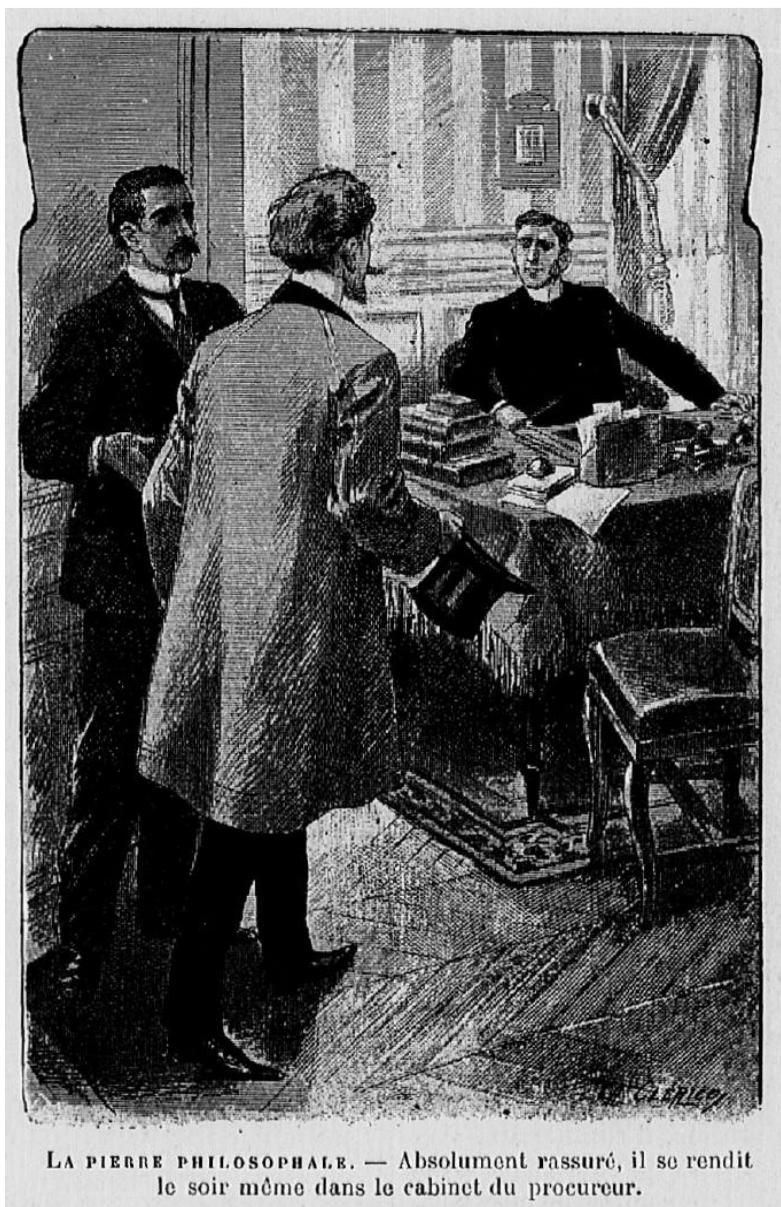
Mais il est temps de faire plus ample connaissance avec celui dont la découverte va révolutionner le monde. Olivier de Rougemont, unique héritier d'une des familles les plus riches et les plus nobles du Périgord, orphelin de bonne heure, avait consacré sa jeunesse et sa fortune à des recherches scientifiques. Entré à l'école polytechnique, où il avait puisé sa vocation, il donnait sa démission dès la sortie de l'école pour se livrer à des travaux personnels, avec plus d'indépendance ; Il s'était fait construire, rue des Écoles, dans le voisinage de la Sorbonne et du collège de France, un

magnifique laboratoire, parfaitement outillé, muni des appareils les plus nouveaux et les plus perfectionnés. Malheureusement, comme tous les inventeurs, il avait vite gaspillé une grande partie de sa fortune, si bien qu'il lui restait seulement de quoi vivre modestement au moment où nous avons pénétré chez lui pour surprendre ses recherches. Dix ans avaient suffi pour amener ce résultat et, parvenu à l'âge de trente-deux ans, il considérait l'avenir avec tristesse. Il se voyait déjà dans la nécessité d'abandonner ses travaux et de vendre son cher laboratoire où il avait passé ses meilleures années. La découverte de la transformation du plomb en or modifiait du tout au tout ses conditions d'existence ; il devenait maintenant indéfiniment riche, d'où la joie et l'émotion si intenses qui l'avaient étreint au moment où l'épreuve avec la pierre de touche lui avaient donné la certitude d'avoir réussi. Quant à la gloire qui remplit aussi de bonheur l'âme des grands inventeurs, il ne fallait pas y songer, car sa découverte devait être tenue secrète, sous peine d'en perdre le prix. Si tout le monde pouvait fabriquer de l'or, tout le monde deviendrait riche et les conditions de l'humanité resteraient comme auparavant. La richesse, comme bien d'autres choses, n'est qu'un rapport.

La découverte d'Olivier était-elle fortuite,

due au hasard comme tant d'autres découvertes ? Certes, non, elle résultait de longues recherches antérieures. Au XIXe siècle, les chimistes avaient déjà le pressentiment que les corps simples étaient pour la plupart des corps composés. On connaissait l'ammonium, le cyanogène, formés par la combinaison de l'azote avec l'hydrogène et le charbon, et qui se comportaient comme de véritables corps simples. Il devenait donc rationnel de penser que d'autres corps simples pouvaient également provenir de la Combinaison d'éléments encore plus simples. Dans les siècles antérieurs, n'avait-on pas aussi considéré comme simples des corps composés, l'eau et l'air, par exemple ?

Olivier suivait assidûment les cours de la Sorbonne et du collège de France ; il était à l'affût de toutes les découvertes et fréquentait les laboratoires des grands savants. Il avait donc eu connaissance des recherches entreprises par l'illustre chimiste Rodriguez sur les modifications apportées aux propriétés des métaux par une excessive température. Grâce à des machines dynamo-électriques d'une extrême puissance. Rodriguez avait pu chauffer les métaux à cinq mille degrés, et alors ces métaux avaient tellement modifié leurs propriétés physiques et chimiques qu'ils semblaient passer par des états différents et se rapprocher



LA PIERRE PHILOSOPHALE. — Absolument rassuré, il se rendit le soir même dans le cabinet du procureur.

insensiblement d'un métal voisin. Pour citer un exemple, le potassium, à cette température effrayante de cinq mille degrés, tendait à se transformer en sodium. La transformation d'un métal en un autre métal devenait donc possible.

D'un autre côté, guidé par ce fait que l'acier prend des caractères très particuliers quand on lui ajoute des quantités minimales d'autres substances, de manganèse, de chrome, de nickel, il en avait conclu que l'adjonction de certains corps à un métal pouvait accélérer sa transformation en un autre métal. On voit donc que la découverte d'Olivier, loin d'être spontanée, provenait de longues déductions théoriques.

II. Accusé de vol

Un homme moins sérieux qu'Olivier aurait pu perdre la tête en se voyant en possession d'une fortune pour ainsi dire illimitée, se livrer aux folies les plus extraordinaires, gaspiller un or si facile à se procurer. Mais Olivier résolut au contraire de ne pas changer son mode d'existence, pour l'instant du moins. Il ne se priverait, certes, de rien de ce qui lui serait nécessaire ; quant au superflu, à l'inutile, à quoi bon s'en embarrasser ? L'expérience n'est-elle pas là pour nous montrer chaque jour qu'un excès de richesse, loin de procurer le bonheur, conduit aux soucis qui empoisonnent la vie ? Continuer ses recherches scientifiques, voyager pour s'instruire, se marier et élever une nombreuse famille, voilà donc quels furent les projets d'avenir de notre heureux inventeur. Les événements dominant notre volonté et nous verrons bientôt combien la destinée devait modifier des projets si modestes et si sensés.

Olivier pouvait transformer le plomb en or,

mais la loi lui défendait formellement de convertir l'or en lingot en or monnayé. Les pièces fabriquées par lui n'eussent pas été fausses, mais on sait que l'état se réserve exclusivement le droit de battre monnaie. Il en serait quitte pour vendre son or, comme le font tous ceux qui exploitent les mines d'or.

Une première année se passa selon ses désirs, sans amener aucun événement digne d'être signalé. Il se contenta de fabriquer pour cent mille francs d'or qu'il vendit par petites fractions chez un grand nombre d'orfèvres, dans le but d'attirer le moins possible la défiance des acheteurs. La seconde année, désireux d'acheter une grande propriété dans les environs de Paris, près du bois de Meudon, pour y installer son laboratoire et respirer un air plus pur que dans la rue des Écoles, il dut fabriquer d'un seul coup pour quatre cent mille francs d'or et le vendre le même jour pour payer son notaire. Il commit l'imprudance de s'adresser à un seul orfèvre ; cette faute faillit le perdre.

L'orfèvre, flairant un voleur dans cette personne qui venait lui vendre une si grande quantité de lingots d'or, crut devoir avertir la police. Olivier, ayant donné son nom et son adresse à l'orfèvre, il fut facile à la justice de prendre des informations et de faire une enquête. On crut ainsi découvrir des faits d'une telle gravité que l'arrestation d'Olivier

fut décidée. Celui-ci était soupçonné d'être le chef et le receleur d'une vaste association de cambrioleurs qui terrorisaient alors la capitale.

Olivier fut très étonné de recevoir un matin l'ordre de comparaître devant le procureur de la République. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il n'avait absolument rien à se reprocher, • aucune discussion avec son propriétaire ou avec aucun de ses fournisseurs, pas de tapage nocturne, pas d'ivresse manifeste sur la voie publique, pas même de procès-verbal avec un garde champêtre pour avoir mangé une fraise poussée au hasard sur le milieu d'un sentier. Quant à un méfait politique, il ne fallait pas y songer, n'ayant jamais écrit dans un journal, jamais assisté à une réunion d'électeurs, jamais manifesté une opinion politique qu'il ne possédait d'ailleurs pas, toutes ses pensées étant dirigées vers la science pure.

Donc, absolument rassuré, il se rendit le soir même dans le cabinet du procureur. Il dut décliner son nom, ses prénoms, son âge, sa profession, etc., puis le procureur aborda immédiatement le sujet principal :

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes accusé de vol ou tout au moins de recel d'objets volés.

Olivier, à cette accusation si grave, ne put réprimer un violent soubresaut.

Le procureur, qui l'observait avec attention, jugea que ce coup droit avait porté et que le coupable s'était trahi.

Notre accusé répondit cependant d'une voix assurée et très calme :

— Veuillez préciser les faits, monsieur le procureur.

Celui-ci fut un peu démonté par le ton de cette réponse, mais il en conclut qu'Olivier, grâce à son éducation, à son instruction, à sa position sociale, ne devait pas être, un malfaiteur vulgaire et qu'il fallait jouer serré avec lui.

— Il résulte des rapports de mes agents, répondit-il, que vous avez vendu depuis plus d'une année, à un grand nombre d'orfèvres, des lingots d'or pour une valeur de cinq cent mille francs.

— C'est l'exacte vérité, monsieur le procureur, affirma Olivier.

« Plus de doute maintenant, pensa celui-ci, j'ai été dénoncé à la justice par l'orfèvre auquel j'ai vendu dernièrement mes lingots, Au fait, cela devait m'arriver un jour, tôt ou tard. Il vaut mieux que la situation s'éclaircisse de suite, ce qui me permettra de vendre mon or plus facilement. »

« Ainsi, pensait le procureur de son côté, voilà un coupable qui avoue de suite ; c'est

bien extraordinaire et il me sera difficile d'établir la vérité de mon accusation, car il doit posséder des preuves solides d'innocence pour ne pas chercher à nier la vente de ses lingots. »

— Donc, monsieur, ajouta le procureur, vous reconnaissez avoir vendu pour cinq cent mille francs des lingots d'or volés par vous-même ou achetés à bas prix à des cambrioleurs.

— Ah ! pardon, répondit Olivier, le sourire sur les lèvres, vous commettez là, monsieur le procureur, une faute grave de raisonnement que votre ancien professeur de droit ne vous pardonnerait pas.

— Monsieur, s'écria le procureur en se levant précipitamment de son siège, monsieur, je vous ordonne de respecter la justice et de ne pas vous moquer d'elle ! Le brave homme était d'autant plus furieux qu'il sentait davantage la vérité du reproche qu'on venait de lui adresser.

— Pardon, cher monsieur, reprit Olivier sans s'émouvoir et du même ton flegmatique, j'ai reconnu avoir vendu des lingots d'or, mais il ne s'ensuit nullement, en bonne logique, que ces lingots proviennent d'un vol. Vous tirez une conséquence fautive d'un fait exact. En raisonnant comme vous, j'aurais donc le droit d'affirmer que vous avez

volé vos habits parce que vous les vendez à un brocanteur.

— C'est très différent, fit observer le procureur ; mes habits ont peu de valeur et je gagne assez pour les avoir achetés. Vos lingots, au contraire, représentent une fortune considérable et je sais que, il y a un an, vous étiez à peu près ruiné.

— Je vois vous êtes très documenté sur mes que affaires personnelles, riposta Olivier. Permettez-moi une observation. Si mes lingots provenaient d'un vol, ils résulteraient de la fusion d'or monnayé ou d'objets manufacturés par un orfèvre ou un bijoutier ; dans tous les cas, ils contiendraient du cuivre. Vous pouvez constater, au Contraire, que j'ai vendu de l'or pur.

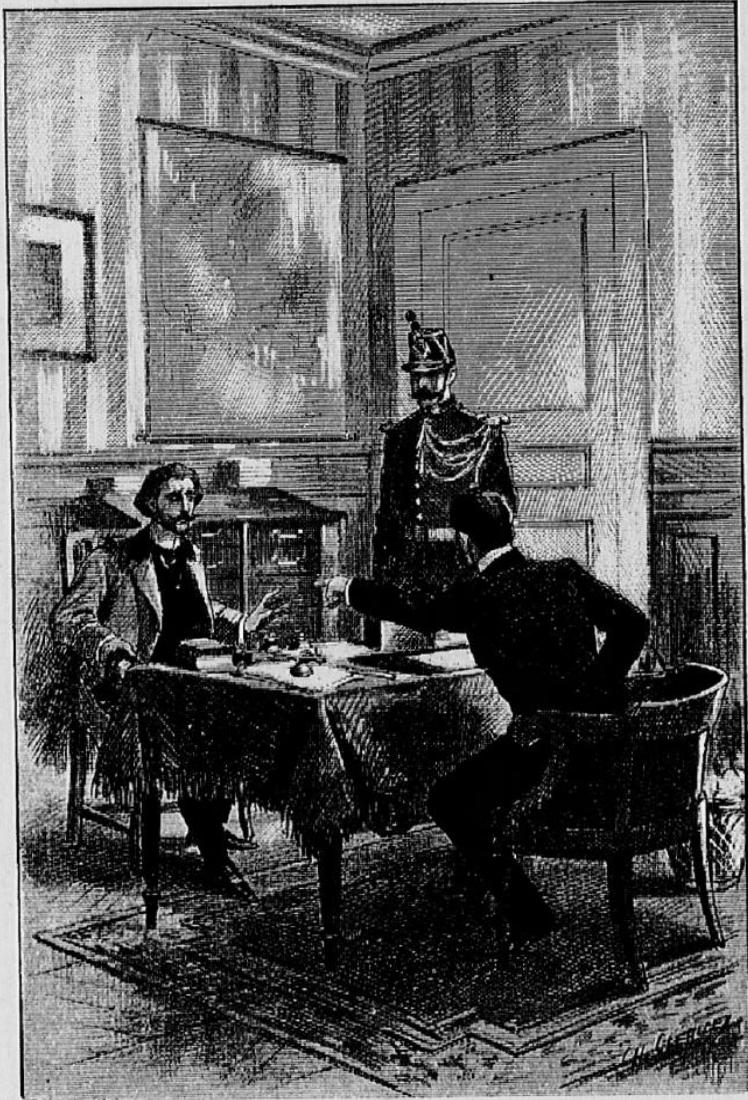
« Cette affirmation d'Olivier déconcerta le procureur. Décidément, se dit-il, voilà un garçon qui se défend énergiquement. »

— Je vais m'en assurer de suite, répondit-il.

Et, pressant du doigt le bouton d'une sonnerie électrique, il appela un homme de la police.

— Allez de suite chez l'orfèvre Richard, quai des Messageries, ordonna-t-il, et remettez-lui cette lettre ; vous attendrez la réponse.

Il rédigeait en même temps une lettre,



LA PIERRE PHILOSOPHALE. — Le procureur ajouta : « Garde, amenez le prévenu en prison. »

demandant à l'orfèvre si les lingots achetés étaient en or pur ou en alliage d'or et de cuivre.

— Faites également venir un garde, ajouta-t-il, pour surveiller monsieur pendant mon absence.

Le procureur parti, Olivier tira un journal de sa poche et, pour se donner contenance, sembla le lire très attentivement.

En réalité, il songeait à sa situation. Évidemment, il suffisait d'un mot pour réduire à néant tous les soupçons qui pesaient sur lui, mais il était résolu à ne faire connaître la vérité qu'à la dernière extrémité. Il espérait réduire à néant toutes les accusations portées contre lui en démontrant la fausseté de toutes les preuves imaginées par la justice. Dans sa naïveté, il croyait qu'on était déclaré innocent quand on ne pouvait prouver qu'on était coupable.

Un quart d'heure s'écoula ainsi, puis le procureur rentra dans son cabinet, l'air radieux.

— Oui, dit-il à Olivier, après que les deux interlocuteurs eurent repris leurs positions respectives, oui, vous avez vendu de l'or pur, mais après en avoir retiré le cuivre.

Et, comme Olivier faisait un geste de dénégation.

— Inutile de nier, ajouta-t-il, je reviens de causer à ce sujet avec le savant directeur du laboratoire de toxicologie qui m'a affirmé qu'on pouvait très facilement enlever le cuivre d'un alliage d'or et de cuivre. Comme vous êtes chimiste, vous avez exécuté cette opération pour dérouter la justice.

— Mais enfin, s'écria Olivier, impatienté par tous ces raisonnements qui ne démontraient rien, prouvez-moi que j'ai volé les lingots !

— Pas du tout, répliqua le procureur, c'est à vous de me prouver que les lingots vous appartenaient réellement. D'où provenaient-ils ?

Il y eut un moment de silence. Olivier cherchait une raison plausible pour expliquer la possession des lingots :

— Je suis le représentant à Paris, répondit-il enfin, d'une des plus importantes compagnies minières du Transvaal. On m'expédie les lingots que je suis chargé de vendre ici.

— Pas mal imaginé, dit le procureur, mais il me faut des preuves. Vous allez me montrer votre correspondance avec le directeur de la compagnie et les bulletins qui certifient le transport des lingots depuis le Transvaal jusqu'à votre domicile. Mais cela ne me regarde plus. Je vais décerner contre vous un mandat d'arrêt et faire nommer un juge

d'instruction qui examinera votre cas. On fera à votre domicile toutes les perquisitions nécessaires.

Puis, appelant le garde, le procureur ajouta :

— Garde, amenez le prévenu en prison.

Ce fut un coup de foudre pour Olivier. Rapide comme un éclair, sa pensée conçut toutes les conséquences de la décision du procureur. Il allait traîner une existence malheureuse dans un cachot pendant plusieurs mois de prévention, sachant combien les enquêtes judiciaires demandent de temps ; puis il serait jugé, probablement condamné et obligé de subir encore plusieurs mois d'emprisonnement. Revenu à la liberté, il ne saurait plus comment écouler ses lingots d'or, car son signalement serait donné partout et personne ne voudrait plus acheter ce qu'on considérerait comme le produit d'un nouveau vol. Un instant, il eut l'intention de dévoiler sa découverte au procureur, mais il y renonça, ne voulant pas mettre dans le secret une personne de si faible importance, capable ensuite de chercher à l'exploiter. Mais alors, que faire, comment sortir de cette situation critique ? Il restait cloué sur sa chaise, comme anéanti.

— Allons, reprit le procureur, garde, emmenez le prévenu.

Mais une idée venait de jaillir dans le cerveau d'Olivier.

— Un instant, monsieur le procureur, dit-il, j'ai à faire une révélation de la plus haute gravité ; je voudrais vous la communiquer sans témoin.

Sur un signe du procureur, le garde sortit.

Le procureur était rayonnant. Grâce à son flair, la justice allait donc découvrir les cambrioleurs qui terrorisaient tout Paris et il ne pouvait manquer de recevoir un bel avancement comme récompense de son zèle. Du coup, le prévenu lui devenait sympathique.

— Parlez, monsieur, dit-il d'une voix plus douce, en reprenant son fauteuil.

— Pardon, monsieur le procureur, répondit Olivier, mais je ne puis parler que devant le ministre de la justice lui-même ; veuillez me faire obtenir une audience.

— Vous voulez vous moquer de moi, évidemment ! s'écria le procureur, tout désappointé. Croyez-vous que le ministre a le temps de recevoir les confidences de tous les accusés ? Ne suis-je pas ici son représentant ? Allons, dépêchez-Vous, je n'ai pas de temps à perdre en vaines paroles. Quelles révélations avez-vous à me faire ?

Olivier comprit qu'il lui serait impossible de

voir le ministre s'il n'agissait pas de ruse.

— Il s'agit d'un complot contre la vie du chef de l'État, contre le Président de la République lui-même.

— Mais c'est effroyable ce que vous me dites-là ! s'exclama le procureur en se levant d'un bond.

Et, en lui-même, il éprouvait un ravissement infini. Un complot contre le chef de l'État, dévoilé par lui ! Quelle chance inespérée pour son avancement.

— Oui, effroyable, monsieur, reprit Olivier en conservant tout son sérieux devant le procureur qu'il mystifiait.

— Avez-vous des complices ?

— Nous sommes cinq conjurés, dont trois députés.

Du coup, le procureur faillit se trouver mal de joie. Un procès politique ! Son nom allait retentir dans tous les journaux, on le nommerait le sauveur de la République.

— Nommez-moi vos complices, s'écria-t-il.

— Impossible, répondit Olivier, le ministre seul doit les connaître, car ce sont des amis personnels du Président.

— Soit, dit le procureur, je vais prévenir de suite le ministre.

S'il accepte de vous entendre, on vous conduira demain chez lui. En attendant, il m'est impossible de vous laisser en liberté, même provisoire, et vous devrez coucher, ce soir en prison.

Puis, après un moment de réflexion, il reprit :

— Mais quel rapport y a-t-il entre la vente de vos lingots d'or et un complot politique ?

— Nous manquions d'argent, répondit Olivier, et je fus chargé de fondre et de dénaturer l'or de bijoux de grande valeur pour nous procurer les fonds nécessaires à la réussite de notre attentat.

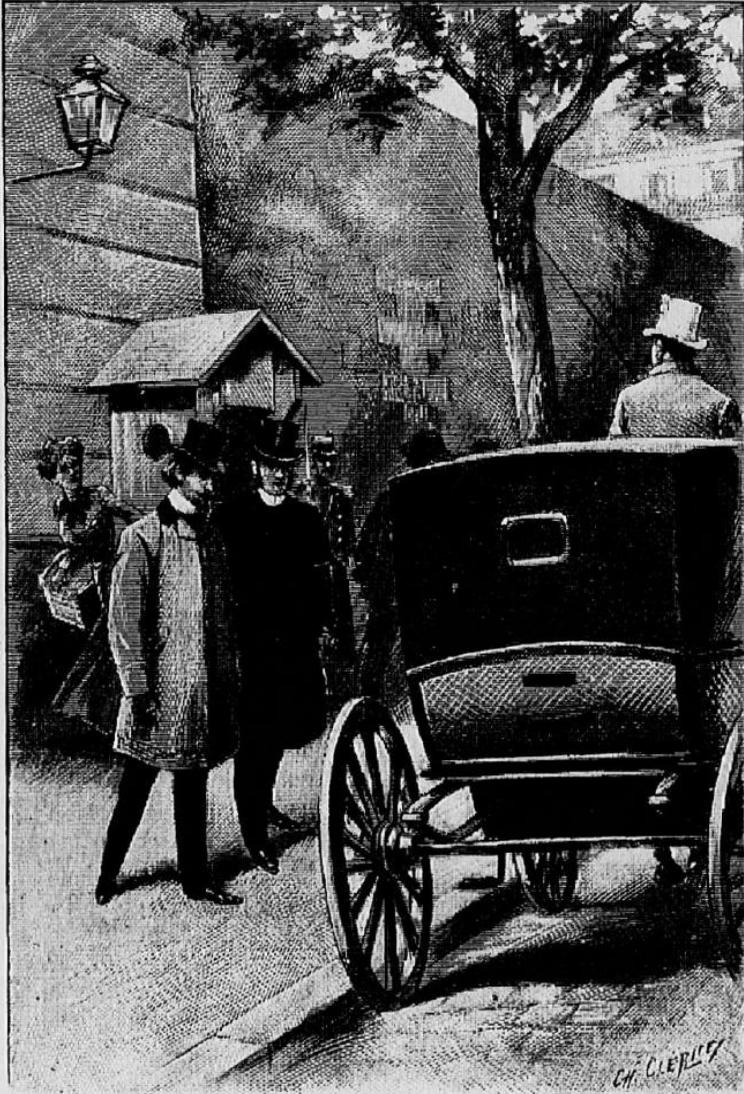
Le procureur, aveuglé par l'espoir de son avancement, ne remarqua pas heureusement combien cette fable, inventée à brûle-pourpoint, tenait peu debout. Il écrivit le jour même au ministre de la Justice, sollicitant une audience pour Olivier et pour lui-même, échafaudant un véritable roman, ventant son adresse et se proclamant par avance le sauveur de la République.

III. Chez le président de la république

Affolé par la lettre du procureur, le ministre de la Justice donnait l'ordre, dès le lendemain, de conduire Olivier dans son cabinet.

Olivier avait mal dormi pendant la nuit. Énérvé par les événements de la journée, atteint d'un léger accès de fièvre, il avait eu un sommeil agité, entrecoupé de cauchemars. Au matin, devenu plus calme, il avait pu réfléchir à la singularité de sa situation. Comment le ministre l'accueillerait-il après qu'il lui aurait dévoilé la mystification dont le procureur avait été la victime ? Après un tel mensonge, croirait-il à la vérité ?

Vers les neuf heures, on le fit sortir de prison et il monta dans un fiacre, accompagné du procureur. Ils furent immédiatement introduits dans le cabinet du ministre. Là, tout en attendant l'arrivée de ce



LA PIERRE PHILOSOPHALE. — On le fit sortir de prison; il monta dans un fiacre accompagné du procureur.

dernier, Olivier faisait le plan de la nouvelle comédie qu'il allait jouer. Il avait en effet résolu de ne révéler sa découverte de la transformation du plomb en or qu'au Président de la République lui-même.

Il jugeait inutile et même dangereux de la communiquer à un autre, moins haut placé. Possesseur d'un secret dont les conséquences étaient incalculables, il s'était juré de l'utiliser pour le bien de la patrie et il avait besoin du concours du chef de l'État.

Nous ne reproduisons pas la conversation qui eut lieu entre notre héros et le ministre de la Justice. Olivier fut assez adroit pour obliger le ministre à demander immédiatement pour lui une audience auprès du Président. Cette audience eut lieu l'après-midi.

Nous retrouvons donc Olivier, seul dans le cabinet du Président, c'est-à-dire pouvant parler sans témoins.

— Vous avez à me communiquer le plan d'une conspiration faite contre moi ? demanda le Président.

— Non, monsieur le Président, répondit Olivier, il n'y a jamais eu la moindre conspiration contre vous.

— Mais vous êtes un fou, alors ! s'écria le chef de l'État en se levant brusquement et se dirigeant vers la porte pour appeler au

secours.

— Non, reprit Olivier sans se départir de son calme, veuillez m'entendre un instant et vous verrez que le but qui m'amène près de vous est de la plus haute importance.

Tranquillisé par ces paroles, et surtout par le maintien de son interlocuteur, le Président revint prendre place dans son fauteuil.

— Parlez, dit-il.

— Accusé injustement de vol, monsieur le Président, répondit Olivier, je ne pouvais me disculper que devant une seule personne, devant vous. C'est alors que j'ai imaginé un prétendu complot contre votre vie afin d'obtenir cette entrevue avec vous. En deux mots, voici la situation. Arrêté hier matin comme voleur parce que j'avais vendu pour cinq cent mille francs de lingots d'or...

— Je le sais, interrompit le Président, j'ai là sous les yeux le rapport du procureur et du ministre de la Justice.

— Je ne voulais pas faire savoir à un autre que vous, reprit Olivier, que cet or avait été fabriqué par moi-même.

— Mais vous êtes alors un faussaire ! s'écria le Président.

— Non, car j'ai découvert le moyen de transformer le plomb en or.

— Personne ne vous croira, monsieur, observa le Président.

Pourquoi ne pas avoir fait la même déclaration au procureur, qui aurait pu vérifier lui-même, la réalité de votre découverte.

— Pourquoi ? monsieur le Président, mais parce que ma découverte doit rester secrète entre vous et moi.

— Je ne comprends pas pourquoi ?

— Si j'avais révélé ma découverte au procureur, elle aurait été connue bientôt de tout le monde. Du coup, l'or perdait toute sa valeur, les monnaies d'or n'avaient plus cours et la fortune de la France s'effondrait du jour au lendemain.

— Vous avez raison, monsieur. Que me proposez-vous ?

— Je vous propose d'abord, monsieur le Président, de vous assurer par vous-même de la réalité de ma découverte. Ceci fait, j'aurai d'autres propositions à vous communiquer.

— Je vais envoyer chez vous le directeur de la Monnaie pour contrôler vos expériences.

— Pardon, monsieur le Président, vous oubliez que nul autre que vous doit connaître mon secret.

— Pourtant, il est bien difficile au chef de

l'État de se rendre chez un inconnu, surtout quand cet inconnu se trouve sous le coup d'un mandat d'arrêt.

— Allons, parlons franchement, monsieur le Président, répliqua Olivier ; je comprends, à vos dernières paroles, que vous ne me croyez pas. Pour vous, je suis un fou ou peut-être même un criminel qui cherche à vous attirer dans un guet-apens dans le but de vous assassiner. Vous avez conservé un tel calme, une si grande indifférence au moment où je vous ai révélé ma découverte, que je dois en conclure votre incrédulité.

— C'est vrai, monsieur, interrompit le Président.

— La preuve, continua Olivier, je demande à la faire ici même, au Palais de l'Élysée.

— Soit, monsieur, dit le Président, ébranlé par ces paroles qui semblaient émaner d'un honnête homme, je vais donner des ordres pour que le ministre de la Justice vous fasse mettre de suite en liberté conditionnelle. Vous serez reconduit chez vous ; mais des agents de la police secrète auront pour mission de vous surveiller étroitement et de vous ; empêcher de communiquer avec qui que ce soit. D'autres agents seront à votre entière disposition et vous pourrez les employer pour faire transporter ici tous les appareils dont vous avez besoin. Êtes-vous

satisfait ?

— Merci, monsieur le Président, répondit Olivier, vous comblez tous mes vœux. A demain.

— A demain, dit le chef de l'État.

Tout se passa comme il vient d'être dit. Le ministre de la Justice et le procureur furent fort étonnés quand ils apprirent le désir formulé par le Président de cette mise en liberté conditionnelle du prévenu. Le Président ne leur avait donné d'ailleurs aucune explication, se réservant d'en fournir une selon les circonstances.

La matinée du lendemain fut consacrée par Olivier au transport du fourneau électrique à l'Élysée, ainsi que la masse de plomb qu'il se proposait de convertir en or. Comme ce fourneau n'avait rien de particulier, il ne pouvait y avoir aucun inconvénient à le laisser entre les mains des agents de la sûreté.

Olivier trouva au Palais énergie électrique nécessaire pour chauffer le creuset à la température voulue. Le fourneau fut installé dans une des chambres de l'appartement particulier du Président. Celui-ci voulut assister aux préparatifs, car le rapport du chef de la police secrète avait été très favorable à Olivier. Le chef assurait que l'homme qu'on l'avait chargé de surveiller

paraissait d'un caractère fort doux, qu'il s'était montré rempli de prévenance pour les agents. Non content de les coucher dans son appartement, il leur avait offert un copieux repas, arrosé de champagne ; un homme si bien élevé, si gai, si généreux, ne pouvait être un vulgaire voleur. Sa conversation dénotait en outre un homme instruit, complètement maître de ses facultés intellectuelles. Le Président, absolument rassuré par ce rapport, n'éprouva donc aucune crainte de rester seul avec Olivier pendant les préparatifs de la transformation du plomb en or. Ces expériences électriques l'intéressèrent au plus haut degré. Il causa avec Olivier qui le mit au courant des progrès de la science, lui raconta ses recherches exécutées dans les laboratoires de la Sorbonne et du Collège de France, ses projets d'avenir, en un mot, son existence toute entière.

Le Président l'invita à déjeuner avec lui ; il le présenta à sa femme et à sa famille. Ce Président, Alfred Benoist, était un homme charmant, d'une cinquantaine d'années, fort, brun, de haute stature. Aimé de tout le monde, grâce à son affabilité, il était d'une origine obscure. Fils d'un petit marchand épicier, il ne devait sa haute position qu'à un travail acharné, secondé par une rare intelligence. Ayant longtemps vécu au milieu des humbles, il connaissait leurs besoins,

leurs aspirations ; il avait su les aimer et se faire aimer d'eux. Nommé conseiller municipal, il était devenu successivement maire de Limoges, sa ville natale, puis député, ministre et enfin chef suprême de l'État.

L'expérience définitive eut lieu après le repas. Les opérations réussirent parfaitement et Olivier mit entre les mains du Président la grenaille d'or qu'il venait d'obtenir en versant le contenu du creuset dans la cuve d'eau froide.

Le Président regarda attentivement cet or, d'un air songeur :

— Qu'est-ce qui me prouve que c'est bien de l'or ? demanda-t-il à Olivier.

— Faites l'épreuve avec la pierre de touche et l'acide nitrique, répondit celui-ci.

— Je ne m'y connais pas, observa le Président.

Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

— Je vais m'en assurer par un moyen bien simple. Mais, remontons dans mon cabinet.

Une fois dans son cabinet, il sonna son secrétaire particulier :

— Veuillez, lui dit-il, porter ce petit lingot d'or chez le plus proche bijoutier et le lui



LA PIERRE PHILOSOPHALE. — Le Président regarda attentivement cet or d'un air songeur.

proposer en vente. S'il veut bien l'acheter, vendez-le à n'importe quel prix.

Une demi-heure s'écoula, au bout de laquelle le secrétaire revint :

— J'ai vendu le lingot pour cent vingt francs ; les voici, monsieur le Président.

— Le bijoutier a-t-il vérifié que le métal était bien en or ?

— Oui, monsieur le Président.

— Merci.

Il n'y avait plus de doute sur la nature véritable du lingot. Et cependant le Président ne semblait pas encore complètement convaincu :

— Monsieur de Rougemont, demanda-t-il à Olivier, voulez-vous me permettre de faire moi-même la transformation du plomb en or, c'est-à-dire d'opérer moi-même ?

— Parfaitement, monsieur le Président, répondit Olivier, rien de pins simple. Si vous réussissez, j'espère que vous croirez absolument à la réalité de ma découverte ?

— Absolument, dit le Président.

Le Président avait raison de s'entourer de toutes les précautions. Il savait que, dans les temps anciens, plusieurs imposteurs avaient également prétendu pouvoir convertir les métaux communs en métaux précieux.

Olivier ne serait-il pas aussi un prestidigitateur qui aurait su adroitement substituer l'or au plomb dans le creuset. En opérant lui-même, sans l'aide d'Olivier, toute fraude devenait impossible.

Il se fit apporter un morceau de plomb, tout simplement un bout de tuyau à gaz. Il le mit lui-même dans le Creuset et fit passer le courant électrique dans le fourneau. Quand Olivier, sans toucher à rien, lui eut dit qu'on avait atteint la température voulue, il versa dans le creuset la pincée de poudre qu'Olivier lui avait donnée. La réaction terminée, il versa le contenu du creuset dans l'eau froide. Alors, tremblant d'émotion, il plongea les mains dans l'eau et en retira le métal...

C'était de l'or !

Complètement convaincu, enthousiasmé, il saisit les deux mains d'Olivier et l'embrassa sur les deux joues. Quelle joie pour celui-ci ! Quelle récompense plus flatteuse pouvait-il espérer que cet hommage rendu par le chef de l'État.

— Monsieur de Rougemont, s'écria le Président, il faut faire profiter la France de votre découverte !

— C'est mon unique ambition, répondit Olivier ; aussi, je vous demande d'exercer votre influence pour me faire nommer ministre des Finances.

— Ministre des Finances ! Mais, c'est impossible. Vous n'êtes ni député, ni sénateur ; personne ne vous connaît.

— Avec votre aide, répondit Olivier, je serai député dans un mois ; il y a plusieurs sièges vacants.

— Oui, on devra élire un député à Paris dans trois semaines.

— Soit, je me ferai nommer député à Paris.

— Allons, je vois que vous ne doutez plus de rien.

Il est vrai qu'avec de l'argent on arrive à tout.

— Le nerf de la guerre ne me manquera pas, dans trois semaines, monsieur le Président, je serai député et ministre dans six mois.

— Et puis après ?

— A nous deux nous ferons le bonheur de la France, répondit Olivier.

Et une longue conversation s'engagea entre deux interlocuteurs. La suite des événements nous révélera les projets hardis du jeune homme.

IV. Plus d'impôts

Malgré l'immense désir que pouvait avoir le Président de connaître le secret de la transformation du plomb en or, il n'avait osé demander ce secret à Olivier. Il était d'ailleurs persuadé que celui-ci serait amené par les événements à le lui communiquer dans un temps plus ou moins long. Rien ne pressait donc et le meilleur consistait à ménager les susceptibilités de l'inventeur.

Olivier de suite posa sa candidature au siège de député dans le XII^e arrondissement, siège devenu vacant à la suite de la mort de son titulaire. La lutte fut très vive ; mais, en semant l'or à pleines mains, il l'emporta sur ses concurrents à une grande majorité.

Ses nouveaux collègues l'accueillirent très mal. On se demandait d'où venait cet intrus, absolument inconnu la veille, étranger au barreau, à la finance, aux arts, à l'industrie. La droite lui reprochait d'avoir acheté ses électeurs par des promesses fallacieuses et surtout à prix d'or ; la gauche ne pouvait lui pardonner d'avoir évincé un journaliste fort en vue et d'un certain mérite. Bref, sans l'aide du gouvernement, son élection eût été fort probablement invalidée.

Trois mois après son élection, il se produisait un revirement complet, et le conpués de la veille devenait le héros du jour. Doué d'une éloquence persuasive, il s'était fait une spécialité des questions sociales et économiques. Dans la discussion du budget, il avait prononcé plusieurs discours, démontrant que la cause du mal dont souffrait la société moderne résidait dans un excès d'impôt. Il avait proposé en même temps tout une série de réformes, destinées à diminuer les impôts sans diminuer les charges de l'État, c'est-à-dire sans supprimer le nombre immense des fonctionnaires.

En promettant plus de beurre que de pain, Olivier imitait ces visionnaires, ces philosophes dont le succès éphémère disparaît si vite devant les impossibilités de la réalité. Les hommes sérieux combattirent ses idées, mais le grand nombre, incapable de prévoir les conséquences, subjugué par ses phrases éloquentes, se laissa séduire par cet homme dont les convictions paraissaient si sincères. C'est qu'au fond, Olivier était sincère. Absolument certain de pouvoir suppléer au déficit causé par la suppression des impôts au moyen du monceau de plomb vil qu'il transformerait en or, notre orateur émettait les projets les plus insensés avec une ardeur de conviction telle qu'on finissait par se laisser subjugué et illusionner.

Bref, le ministère ayant été renversé sur une question de politique intérieure, relative aux grèves, Olivier fut désigné pour occuper le poste de ministre des Finances.

Grâce à lui, on espérait ramener au calme les ouvriers excités par la privation de travail, l'abaissement des salaires et le renchérissement des objets nécessaires à la vie. Par la diminution des impôts, le nouveau ministre devait ramener partout la confiance et la tranquillité ; on le considérait presque comme le sauveur de l'État. De fait, le jour où sa nomination comme ministre parut au journal officiel, la rente monta de dix francs à la bourse.

Le Président de la République félicita chaudement le nouveau ministre, comme bien l'on pense. Olivier et le Président avaient jusqu'ici, d'un commun accord, évité toute rencontre qui eût pu paraître suspecte et compromettre les projets du jeune inventeur. Mais, à partir de maintenant, les obstacles n'existaient plus et les entrevues pourraient devenir très fréquentes sans le moindre, inconvénient. N'était-il pas tout naturel que le chef de l'État eût des rapports suivis avec le ministre des Finances, surtout alors qu'on attendait de celui-ci de profondes modifications dans le système des impôts.

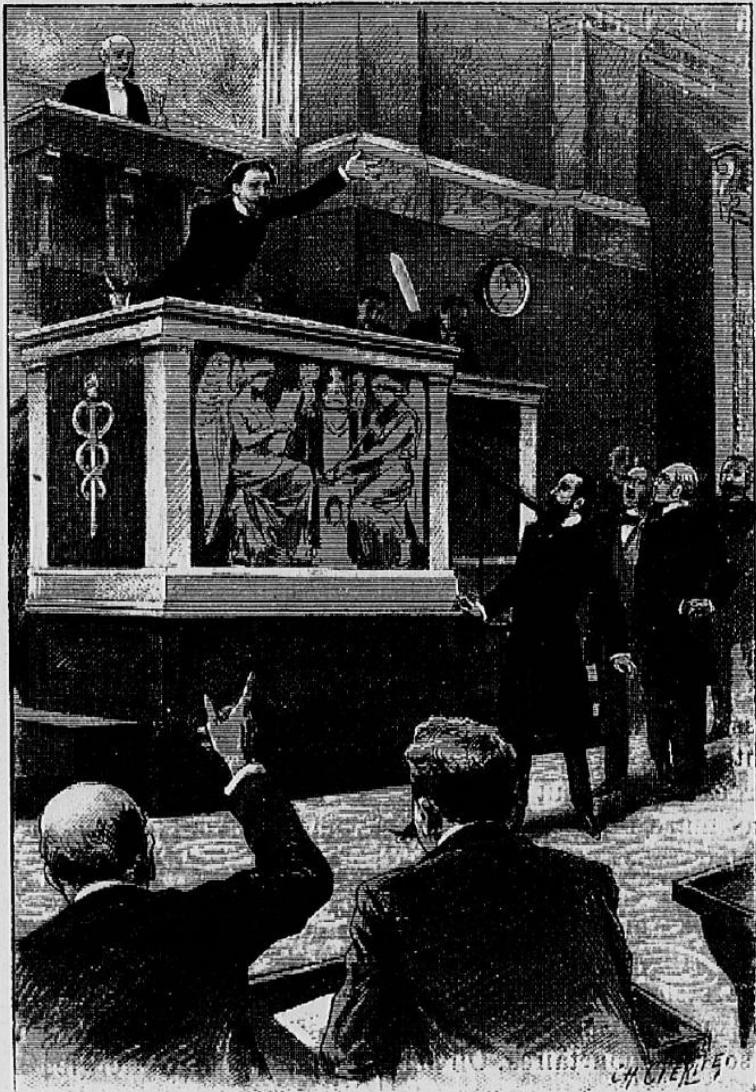
Olivier avait six mois devant lui pour préparer le prochain budget et y introduire

les modifications que lui et le président jugeraient convenables pour le début. Ce laps de temps était nécessaire, car les deux amis et alliés voulaient ne rien précipiter et surtout ne pas marcher à l'aveugle. Il fallait observer la plus extrême prudence, car la situation deviendrait périlleuse si les moindres détails n'étaient pas exactement prévus. Personne ne devait se douter, du secret de la transformation dû plomb en or, sous peine de faire, éclater une crise économique sans exemple dans le monde.

Comme les années précédentes, la Chambre des députés commença très tard la discussion du budget, vers la fin de novembre. Tout le monde désirait voter ce budget, adopté avec enthousiasme par la Commission, le plus rapidement possible, mais il fallut d'abord liquider les centaines d'interpellations amoncelées pendant les vacances parlementaires.

Enfin, mais cette fois contrairement aux années précédentes, on n'eut pas besoin d'avoir recours aux douzièmes provisoires, et le budget était voté le 31 décembre, à minuit moins une minute, après une vingtaine de voyages, aller et retour, entre la chambre et le Sénat.

C'est que la discussion avait été chaude au Parlement. Olivier, dans son budget, rayait d'un seul coup six cents millions de francs



LA PIERRE PHILOSOPHALE. — Dans la discussion du budget il avait prononcé plusieurs discours.

d'impôts sur les matières alimentaires les plus nécessaires : sucre, sel, café, etc., et sur les produits d'une utilité générale, importés de l'étranger, le pétrole, par exemple. Tout avait été combiné de façon à ne pas nuire au développement de l'industrie nationale ; la suppression des droits d'importation ne portait exclusivement que sur les produits non cultivés ou non fabriqués en France.

Tous les députés et tous les sénateurs adoptèrent avec enthousiasme ces suppressions d'impôt, mais la discussion devint orageuse quand il fallut remplacer le déficit par de nouvelles sources monétaires. Olivier proposait tout simplement de contracter des emprunts auprès de la Banque de France, remboursables à courts termes au moyen des excédents prévus sur les impôts non supprimés, excédents qu'allait infailliblement produire l'énorme développement du commerce et de l'industrie.

Malgré l'opposition acharnée des financiers de la Chambre et du Sénat, la majorité avait cependant adopté toutes les combinaisons d'Olivier.

V. Mis sur la sellette

Tout marcha à souhait pendant cette première année. Le Président et Olivier avaient réussi à soulager les misères du peuple par la suppression des impôts les plus lourds. Ce fût dans toute la France une allégresse générale et l'occasion de fêtes admirables. Le premier janvier, jour où commençait l'application du nouveau budget, Paris et toute la province devinrent ivres de joie. On pavoisa les rues, on illumina, on dansa, on ne se coucha pas de toute la nuit. Une bande en délire se rendit au ministère des Finances, s'empara d'Olivier, le fit monter dans un char et le promena sur la ligne des grands boulevards, aux applaudissements et aux vivats de toute la population. Le malheureux, harassé, anéanti, devenu sourd par le bruit de la foule, regretta amèrement les ivresses de la popularité.

L'année commença donc sous les plus heureux auspices. Le travail national prit un essor inconnu jusqu'alors, car les économies réalisées sur les impôts augmentaient

d'autant la richesse publique et permettaient aux plus pauvres de se nourrir avec plus l'abondance.

L'agriculture surtout, et les industries qui en dépendent, profitèrent de cet abaissement de prix des matières alimentaires ; or, on sait que l'agriculture constitue, pour la France, la principale de ses richesses.

Alfred Benoist, le Président de la République, et notre heureux inventeur, Olivier, n'eurent qu'à se jouer de leurs efforts pour augmenter la prospérité de leurs concitoyens. Comme ils l'avaient prévu, le rendement des impôts conservés augmenta tellement que le déficit réel, au bout de l'année, ne s'éleva qu'à quatre cents millions. Il fut comblé au moyen de la fabrication de barres en or, dans une usine qui fut installée secrètement dans l'appartement particulier d'Olivier. Ces barres, expédiées à la Monnaie, servirent à la frappe de pièces d'or. Quant à la Banque, elle fut remboursée intégralement des avances qui ne s'effectuèrent que pour la forme. Grâce à des augmentations fictives dans le rendement des impôts, habilement dissimulées, le budget sembla parfaitement en équilibre à la fin de l'année.

Le premier pas, le plus difficile, était fait. Le parlement, enthousiasmé, vota d'acclamation le nouveau budget qui lui était présenté. Olivier, sur les conseils du

Président, avait renoncé, pour cette année encore, à diminuer les impôts qui pèsent sur les riches et même à augmenter les salaires des employés de l'état, et cela malgré les propositions qui avaient été faites par plusieurs députés. Son but, maintenant ; consistait à mieux outiller la France pour le trafic intérieur et extérieur, ce qui donnerait un nouvel essor à l'industrie et au commerce. Comme conséquence, le peuple devait en tirer indirectement un grand accroissement de richesse par le nombre des ouvriers que les travaux occuperaient sur les chantiers et dans les usines où se fabriqueraient les matières nécessaires. Les plans étant prêts depuis longtemps, on décida de creuser le fameux canal qui devait transformer Paris en un port de mer, le canal de Paris aux mines de houille du Nord pour amener le combustible à bon marché dans la capitale. On n'oublia pas le canal du Midi, permettant aux navires de guerre d'éviter les canons de Gibraltar pour passer de l'Atlantique dans la Méditerranée, ni même la Loire navigable. On décida de creuser plus profondément les principaux ports, d'élargir leurs bassins. On décréta la construction, à Cherbourg, d'une nouvelle digue immense, destinée à mettre ce port de guerre complètement à l'abri de l'attaque d'une flotte étrangère.

On mit en chantier cent nouveaux submersibles, destinés à protéger nos côtes

d'une manière efficace. La France étant essentiellement pacifique, on jugea inutile, pour l'instant, de multiplier les cuirassés et les croiseurs. C'en était assez pour une première année, tous ces travaux exigeant une dépense estimée à près d'un milliard.

L'enthousiasme populaire ne fit qu'augmenter. L'Europe contemplant d'un œil surpris et envieux la transformation radicale qui s'opérait en France. Les économistes de tous les pays, ne comprenant rien à ce nouveau système financier qui consistait à supprimer les impôts et à augmenter les dépenses d'une façon formidable, prédirent que la France marchait vers la plus terrible des catastrophes. Mais, en attendant, les Français travaillaient avec une ardeur et un courage admirables ; tout le monde nageait dans la joie suprême et le paradis perdu semblait retrouvé pour cette nation bénie du ciel.

Le troisième budget devait contenir encore quelques améliorations, mais de moindre importance que les deux premiers. Le Président et Olivier jugeaient avec raison qu'il ne fallait pas dépasser les limites et accroître indéfiniment les dépenses. Ce budget consacrait un milliard à des travaux publics, particulièrement à la construction de nouvelles lignes de chemin de fer et à l'installation de lignes télégraphiques et

téléphoniques. On voulait relier entre elles toutes les villes de France, mêmes les moins importantes.

Malheureusement, qui a bu boira, l'appétit vient en mangeant, disent les proverbes, et cette fois les proverbes eurent raison. Les députés et les sénateurs, mis en appétit par les budgets précédents, exigèrent de nouvelles dépenses, la plupart inutiles. Ils firent tant de démarches auprès des différents ministres, que ceux-ci demandèrent à leur collègue des Finances un accroissement de dépenses sur la plupart des chapitres de leur budget respectif, accroissement dû en majeure partie à la création de nouveaux postes d'employés du gouvernement, et par conséquent de sinécures. Bien à regret, Olivier dut céder sur un grand nombre de points à ces exigences croissantes. Il fallut aussi supprimer quelques impôts qui n'atteignaient que la classe riche : les impôts sur les bicyclettes, sur les chiens, sur les opérations de bourse, etc. C'était relativement peu, mais on y voyait l'indice d'une tendance nouvelle des esprits.

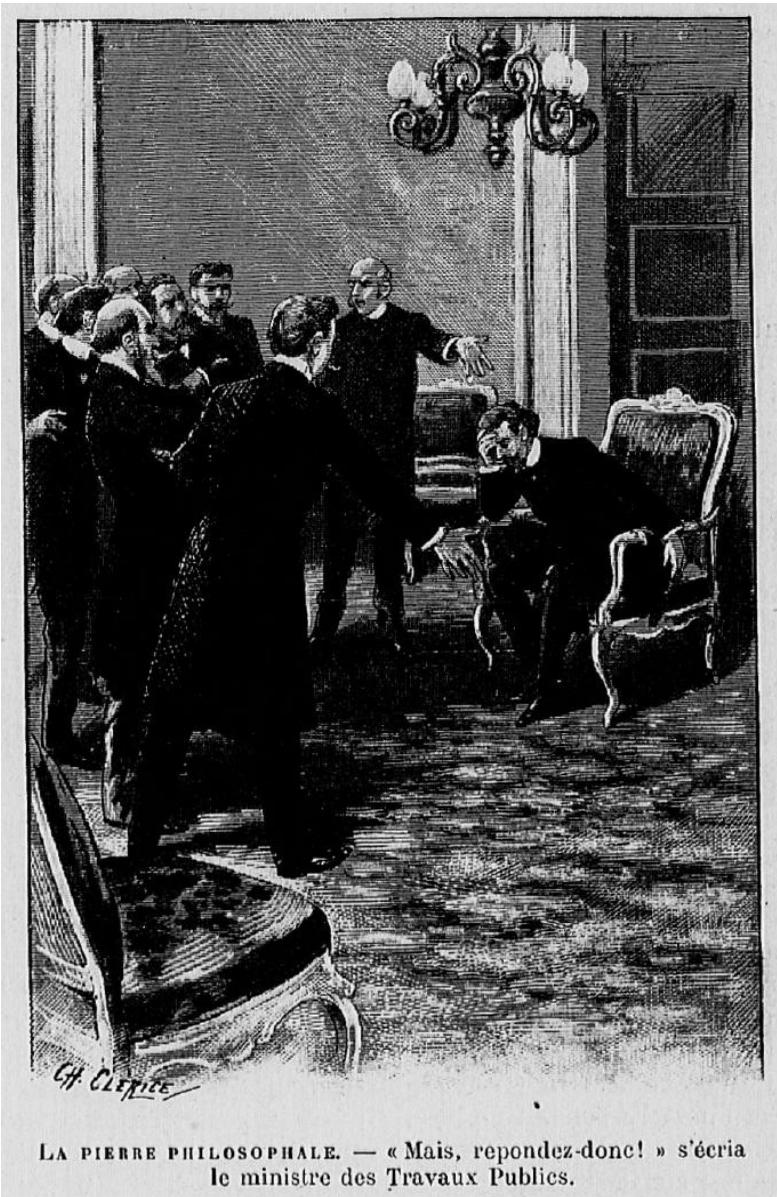
Ce fut bien pis quand le budget arriva en discussion à la Chambre des députés. Le nombre des amendements atteignit un chiffre incroyable, et tous ces amendements avaient toujours le même but, l'accroissement des dépenses pour caser des protégés ou pour

enrichir quelques électeurs influents. Olivier résista le plus possible, mais les amendements furent tous votés à une grande majorité. Au Sénat, les nouveaux amendements se multiplièrent encore, toujours dans le sens de l'accroissement des dépenses. Cela tournait décidément à la folie. Bref, le troisième budget se soldait par un excédent de dépenses qui dépassait deux milliards de francs par rapport au budget précédent.

La quatrième année fut encore plus mauvaise pour Olivier ; il crut, cette fois, qu'il serait obligé de transformer en or tout ce que la France renfermait de plomb. Chaque député et chaque sénateur inventa de nouvelles dépenses, toutes plus inutiles les unes que les autres. On vota la création de vingt mille emplois nouveaux et on tripla les traitements de tous les fonctionnaires.

Cette fois, la mesure était comble ; Olivier et le Président songèrent à donner leur

démission dans une réunion tenue à l'Élysée, les deux amis discutèrent les conséquences de cette grave décision. Olivier engageait son ami à rester au pouvoir, mais il dut reconnaître que, du moment où il quittait le ministère des Finances, le Président était également dans la nécessité de démissionner.



En effet, du moment où Olivier abandonnait le ministère, les fraudes commises pour masquer le déficit du budget éclataient à tous les yeux. De plus, dans l'impossibilité où se trouverait le nouveau ministre des Finances pour fabriquer de l'or, tout revenait à l'état normal, les travaux commencés restaient inachevés, on rétablissait les impôts supprimés, on mécontentait le peuple et on provoquait une révolution. Alfred Benoist, pour éviter la responsabilité de cette épouvantable crise, devait donc donner sa démission de suite en même temps qu'Olivier, afin d'échapper à la fureur de la foule.

D'un commun accord, les deux amis reconnurent qu'ils pouvaient opter entre ces trois solutions : ou bien démissionner et s'enfuir à l'étranger pour éviter toutes poursuites judiciaires ; ou démissionner et révéler leur secret de la transformation du plomb en or ; ou enfin résister quand même au Parlement et faire tous leurs efforts pour remonter le courant des dépenses.

La première solution leur parut une lâcheté, la seconde une impossibilité ; il ne restait donc que la dernière. Ils décidèrent en conséquence de se montrer intransigeants et de refuser impitoyablement toute demande de nouveaux crédits.

Hélas ! on ne remonte pas un torrent

furieux quand on a renversé les digues qui retenaient les flots. Le Parlement, mécontenté par la nouvelle attitude du ministre, devait certainement le renverser. Mais un nouveau et plus terrible danger allait bientôt menacer notre infortuné ministre. Les méchants, les jaloux sont légion. Bientôt des bruits singuliers circulèrent partout, d'abord dans les couloirs de la Chambre et du Sénat, puis dans les journaux politiques. Une indiscretion avait été commise par le Procureur qui avait interrogé Olivier sur le prétendu vol commis quelques années auparavant. On en avait conclu que le ministre des Finances pouvait ne pas être d'une moralité parfaite, et que son système financier cachait peut-être une audacieuse filouterie. Les bruits mis en circulation, d'abord chuchotés d'oreille à oreille, finirent bientôt par devenir le sujet de la conversation générale dans les salons. On se rappela les débuts singuliers de la carrière politique d'Olivier, la facilité incroyable avec laquelle il avait été nommé député, puis ministre, grâce à la protection gouvernementale. Le Président de la République lui-même fut rendu responsable des faits délictueux attribués à Olivier et mis en suspicion.

On fouilla minutieusement tous les articles du budget, on compara les chiffres des dépenses aux chiffres des recettes, on

interrogea adroitement les chefs de comptabilité des différents bureaux des ministères, on alla jusqu'à voler les livres de comptabilité. Du coup, la vérité fut dévoilée : oui, le budget se soldait par un déficit effroyable qui dépassait trois milliards.

Ce fut alors un tollé général. Dans une séance mémorable, à la chambre des députés, on interpella Olivier sur sa gestion financière. Documents en main, le célèbre avocat Onésime Renard fit un réquisitoire accablant Contre Olivier, alignant en face du chiffre des dépenses le chiffre exact des recettes, montrant jusqu'à l'évidence toutes les falsifications opérées.

Il y eut Un tumulte indescriptible. Jamais on n'avait assisté à une séance aussi orageuse ; les pupitres volaient en éclat, on poussait des vociférations. Naturellement, les plus violents et les plus exaltés furent ceux qui avaient sollicité le plus de sinécures pour leurs protégés, ceux qui avaient proposé et fait voter le plus de dépenses nouvelles. Le délire parvint au paroxysme lorsque l'interpellateur, la main droite posée sur son cœur, la main gauche élevée en l'air comme pour attirer les foudres du ciel, s'écria dans un élan sublime : « Olivier, rends nous nos milliards ! »

— Voleur !

— Assassin !

— Brigand ! Telles furent les réclamations qui retentirent dans tous les coins de l'immense salle.

Enfin, quand le tumulte se fut à peu près calmé, Olivier monta à la tribune pour répondre aux accusations portées contre lui. Mais, aux premiers mots, la tempête de cris et d'injures redoubla tellement que le Président de la Chambre, se sentant impuissant à rétablir l'ordre, dut mettre son chapeau et lever la séance.

Olivier, qui avait conservé son calme pendant ces scènes de violence, se rendit avec les autres ministres, ses collègues, dans le salon qui leur était réservé. Là, ce furent de nouvelles récriminations sans nombre. Les ministres reprochèrent à Olivier de les avoir indignement trompés en falsifiant les chiffres des produits de l'impôt ; mais celui-ci, assis dans son fauteuil, le front appuyé sur une main, réfléchissant profondément à sa situation et à la réponse qu'il allait faire à la tribune, n'entendait rien et semblait accablé.

— Mais répondez donc ! s'écria le ministre des Travaux Publics, le plus gravement atteint.

— Mais répondez donc ! répétèrent en chœur tous les autres ministres, exaspérés par le silence d'Olivier.

Enfin, celui-ci releva la tête :

— Attendez un instant, répondit-il ; voici la séance qui recommence et je vais m'expliquer devant tout le monde.

Son parti était pris. Écœuré par tant d'égoïsme, par tant d'ingratitude, il avait résolu de donner sa démission et de se retirer à l'étranger. Là, tranquille, il ne fabriquerait plus de l'or que pour lui-même, abandonnant la France à toutes les conséquences de sa retraite. Il avait voulu faire le bonheur de sa patrie, sa conscience demeurait tranquille, tant pis s'il n'avait, pas pu réussir malgré sa bonne volonté et tant d'efforts.

Quelques minutes après, Olivier était à la tribune et cette fois le silence se faisait glacial. On aurait entendu voler une mouche. Tout le monde voulait saisir les moindres paroles de l'accusé.

Mais, au moment où il ouvrait la bouche pour annoncer sa résolution de donner sa démission, il entrevit toutes les conséquences de cet acte, comme dans un éclair rapide. Il comprit que sa démission allait entraîner aussi celle du Président de la République, cet homme au cœur si bon, si généreux, victime comme lui de la bassesse des sentiments de ces hommes avides qui s'érigeaient en juge devant lui et qui étaient les vrais coupables.

La démission lui apparut aussi comme une

lâcheté indigne de lui. Changeant aussitôt de résolution, il décida de lutter jusqu'au bout.

— Messieurs, commença Olivier, il est parfaitement exact que le déficit de l'année qui vient de s'écouler, s'élève à la somme de trois milliards.

— Voleur ! s'écria un banquier qui ruinait ses clients en leur vendant des actions de mines sans valeur.

— Chut ! chut ! cria-t-on de tous côtés. Le Président dut prononcer la censure contre l'interrupteur.

— Messieurs, reprit Olivier, sans daigner répondre à cette insulte, messieurs, vous êtes obligés de reconnaître, d'après les chiffres exposés par mon honorable collègue Renard, que toutes les dettes ont été intégralement payées. Je ne suis donc pas un voleur, comme voudrait le faire entendre mon honorable interrupteur.

Et il soulignait malicieusement cette épithète d'honorable. On rit et on applaudit sur plusieurs bancs.

— Avec quel argent avez-vous payé les dettes ? demanda un député.

— Je ne puis vous le dire, répondit Olivier. Vous pouvez me mettre en accusation, vous ne trouverez pas un juge pour me condamner, car l'État ne doit pas un centime

à ses créanciers.

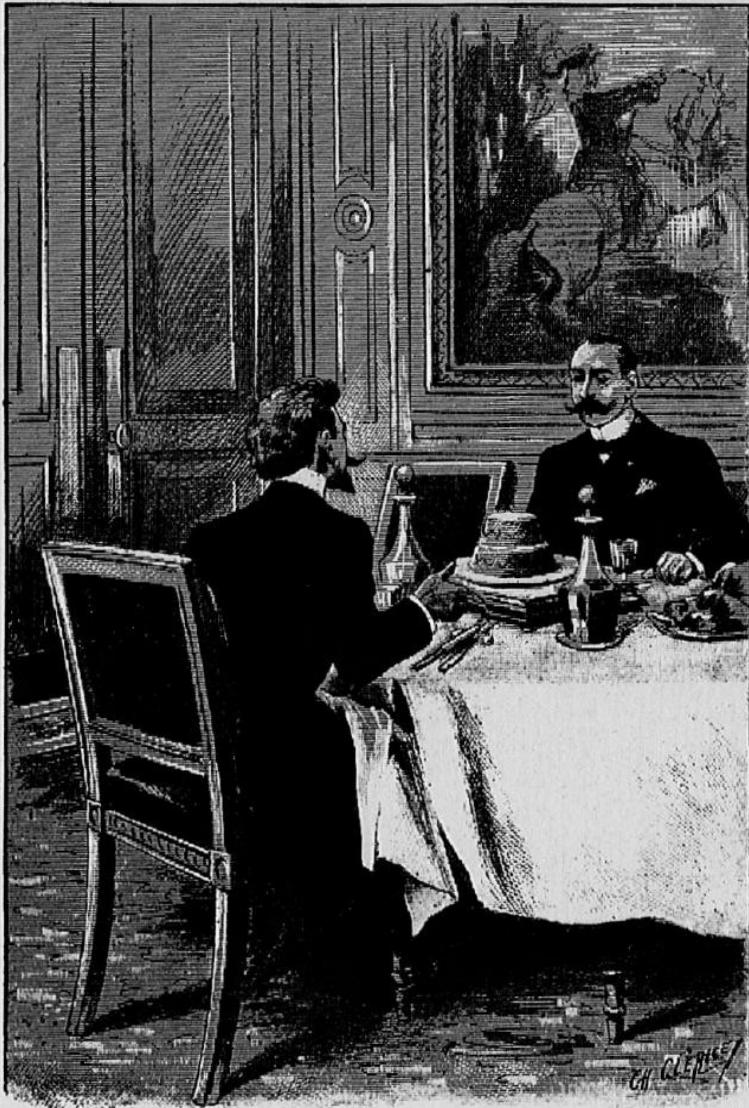
— Vous recevez donc de l'argent de l'étranger, vous êtes donc un traître ! s'écria une voix.

— Pas davantage, reprit Olivier. Quelle serait la nation étrangère assez sotte pour se ruiner en voulant enrichir la France à ses détriments ?

— Alors, vous vous êtes donné au diable qui vous fournit de l'argent contre la damnation de votre âme ? demanda un farceur.

— Vous avez deviné, mon cher collègue, reprit en souriant le ministre.

Un frisson secoua l'assemblée ; plus d'un député crut à la vérité de cette plaisanterie d'Olivier. C'est que cette situation se présentait sous un jour extraordinaire, permettant toutes les suppositions, même les plus saugrenues. La véritable explication seule ne venait à l'esprit de personne, tant l'impossibilité de la transmutation des métaux apparaissait comme une chose évidente à tous. L'homme, habitué depuis sa naissance à considérer certains faits comme ne pouvant exister autrement, ayant le cerveau pénétré par un long atavisme de la certitude de ces faits, ne peut concevoir la fausseté de ses croyances. Par exemple, on enseignait partout avant Galilée, tout le



LA PIERRE PHILOSOPHALE. — « Pourquoi donner
votre démission, mon cher Président? »

monde le croyait depuis des siècles, que la terre était immobile dans l'espace et que le ciel tournait autour d'elle. Quand Galilée eut prouvé la fausseté de cette croyance, personne ne voulut y croire et, pour apaiser les consciences révoltées, les juges durent faire brûler les œuvres du célèbre physicien.

De même pour la transformation du plomb en or, Olivier aurait divulgué sa découverte à la tribune, que personne n'y aurait voulu croire. Le surnaturel nous attire au contraire ; la majorité des députés considéra donc la damnation d'Olivier comme la véritable origine de son or. Dès lors, cette crédule majorité se promit de se débarrasser du ministre des Finances, craignant de se compromettre aussi auprès du démon en le conservant à son poste. Ainsi la destinée d'Olivier allait tenir à une misérable plaisanterie, lancée par un loustic quelconque.

Comment, dira-t-on, pouvait-il exister encore des hommes instruits, capables de croire à cette vieille légende d'un Faust moderne, vendant son âme au diable pour recevoir en échange de l'or dépensé pour le bien de la France, Mais personne n'y croyait et chaque député aurait bien ri si on l'avait interrogé sur cette superstition.

Alors... Alors, c'est que les merveilles actuelles de la science, la téléphonie, les

rayons X, la télégraphie sans fil, l'hypnotisme, ont répandu partout autour de nous la croyance latente au merveilleux, au surnaturel. Les savants sont atteints les premiers par cette influence. La science a anéanti le matérialisme et a créé autour d'elle une atmosphère de spiritualisme, à l'action de laquelle nul n'échappe. Les sceptiques députés sans en avoir conscience, avaient ressenti cette tendance au merveilleux devant cet homme extraordinaire, mystérieux, qui pouvait se procurer de l'or tant qu'il en voulait, sans qu'on en connût la provenance.

Olivier, après cette interruption qui avait tant frappé les députés, reprenait aussitôt son discours :

— Dans tous les cas, messieurs, je ne vois que deux alternatives à la situation actuelle. Ou bien vous allez voter une mention de blâme contre moi, et je me retire aussitôt, très volontiers, je vous l'assure, car je vois combien peu je suis récompensé du bien que j'ai fait à ma patrie, de l'aisance maintenant répandue dans toutes les classes de la société, des travaux exécutés dans les moindres bourgades de la France, de l'essor imprimé au commerce et à l'industrie. A qui devez-vous tous ces bienfaits ? À moi, à moi seul. Si je quitte le ministère, vous perdez tout en un instant, car nul au monde ne

pourra vous fournir les milliards nécessaires. Moi parti, vous devez arrêter tous les travaux, congédier cette multitude de parasites que vous m'avez imposés, rétablir tous les impôts supprimés.

Olivier se montrait dur pour les députés, mais leur conduite indigne l'excusait. Il aurait voulu en dire plus, soulager son cœur meurtri par tant d'ingratitude, leur jeter à la face leur cupidité pour l'or. Mais il préféra s'abstenir.

— D'autre part, continua Olivier, vous pouvez me voter un ordre du jour de confiance, et alors je vous promets d'augmenter encore la richesse publique. Mais, je vous en avertis, j'exige de vous, cette fois, une soumission aveugle. J'en ai assez de nourrir à ne rien faire cette multitude de fonctionnaires ridicules que vous m'avez imposés ; j'en ai assez d'enrichir vos électeurs influents au détriment de ceux qui travaillent. Oui, toute ma sympathie sera exclusivement réservée aux travailleurs, à ceux qui savent se rendre utiles, à ceux qui honorent leur patrie ! Maintenant, choisissez.

Olivier descendit de la tribune. Il n'y eut pas un seul applaudissement, pas une marque de désapprobation. Chacun sentait combien le moment était solennel.

On demanda la priorité pour un ordre de confiance au gouvernement, présenté par un

député. Les urnes circulèrent. L'ordre du jour de confiance fut repoussé par cinq cent trente-six voix contre trois. Le ministère était démissionnaire.

VI. Un coup d'État

Olivier se rendit aussitôt à l'Élysée. Le Président l'accueillit par ces mots : « J'ai envoyé ma démission au Président du Sénat. »

— Il est encore temps de la reprendre, répondit Olivier, pourquoi ce coup de tête ?

— Non, dit Alfred Benoist, non, vous allez voir pourquoi. Mais je vous retiens à dîner, passons dans la salle à manger.

Quand ils furent à table, Olivier reprit :

— Pourquoi donner votre démission, mon cher Président, au moment même où la France a le plus besoin de vous ? Si vous partez, le nouveau gouvernement va se trouver dans le plus cruel embarras, la population va se soulever contre le rétablissement des impôts. Nous avons habitué la nation au bien-être : ce sera une révolution quand le travail va cesser.

— Tant pis, les nouveaux ministres auront ce qu'ils méritent, car ils se sont indignement conduits envers vous.

— Je le reconnais, mais il faudrait éviter une révolution. Je puis encore vous fournir de l'or pendant quelques mois pour parer aux premières nécessités, tandis que je ne puis en donner à votre successeur.

— Non, répliqua le Président, pas plus à moi qu'à mon successeur. J'ai profondément réfléchi à tous les événements qui vont se dérouler, j'ai donné ma démission et rien au monde ne me la fera reprendre.

Il était inutile d'insister davantage. Olivier le comprit et le dîner s'acheva dans un silence profond. Les deux amis se donnèrent une chaleureuse poignée de main en se quittant.

Olivier, fatigué par les scènes orageuses de la séance, avait besoin de se promener et de prendre l'air. Arrivé sur les grands boulevards, il remarqua partout une animation extraordinaire. Sur le boulevard des Italiens, la circulation était devenue impossible. On s'arrachait les journaux qui venaient de paraître afin de lire le compte rendu de la séance à la Chambre des députés. Le renversement du ministère, et surtout le départ d'Olivier, faisaient le sujet de la conversation générale. On commentait surtout la fin de son discours. Il s'approcha d'un groupe, sans être reconnu, pour Savoir de qu'on disait.

— Rougemont, criait à pleins poumons un brave ouvrier des faubourgs, Rougemont aime le peuple et les travailleurs. Il a raison, il faut chasser les fainéants. Vive Rougemont, à bas les députés !

— Vive Rougemont ! cria tout le groupe.

— Vive Rougemont ! répétèrent les personnes qui se pressaient autour de notre héros. Et ce cri, comme une traînée de poudre enflammée, se répercuta de proche en proche sur tout le boulevard.

Le signal était donné et les manifestations populaires en faveur d'Olivier ne firent qu'augmenter de minute en minute. La cohue devenait encore plus considérable, les sergents de ville étaient absolument incapables de rétablir la circulation. Une nouvelle clameur s'éleva tout à coup ; on venait d'apprendre la démission du Président de la République. Et alors, sur l'air des lampions, retentirent de nouvelles exclamations :

— « C'est Rougemont qu'il nous faut, c'est Rougemont qu'il nous faut ! » hurlait la foule en délire.

Olivier, craignant d'être reconnu, voulut rentrer chez lui, au ministère des Finances. Épuisé par ces nouvelles émotions, il avait besoin de calme et de dormir. Il voulut monter dans un fiacre, mais les voitures ne



LA PIERRE PHILOSOPHALE. — Au milieu des acclamations,
il monta dans une calèche.

circulaient plus. À grand'peine, il se fraya un passage à travers la foule et voulut gagner à pied le Louvre par la rue de Richelieu, mais une personne le reconnut et cria son nom. Il était trop tard pour se cacher. La foule s'écarta respectueusement autour de lui, en criant : « Vive Rougemont, vive le Président ! »

Et il en fut ainsi jusqu'à son entrée au ministère ; il acheva sa course au milieu de l'enthousiasme populaire, acclamé par une foule en délire.

Il lui fut impossible de dormir, tant son agitation était extrême. La révolution prévue commençait déjà et ne ferait qu'augmenter. On voulait le nommer Président de la République, mais il ne pouvait accepter ce nouveau rôle avec une Chambre qui venait de le renverser.

D'ailleurs, le Congrès qui allait se réunir à Versailles ne le nommerait certainement pas. Mais il était inquiet, se demandait comment allaient se dérouler les nouveaux événements qui ne pouvaient pas manquer de surgir les jours suivants.

Olivier ne quitta pas ses appartements le lendemain et fit ses préparatifs de départ.

Toute la journée fut très agitée à Paris ; les dépêches annoncèrent que le mouvement révolutionnaire avait aussi gagné les grandes

villes de province ; on acclamait partout l'ancien ministre des Finances.

Le président du Sénat avait fixé au lendemain la réunion du Congrès à Versailles pour la nomination du nouveau Président de la République.

La matinée avait été relativement calme ; mais, l'après-midi, de nouvelles bandes se formèrent dans les faubourgs et descendirent dans le centre de Paris, poussant de formidables vivats en faveur d'Olivier. Ces bandes passaient dans la rue de Rivoli et hurlaient « vive Rougemont, vive le Président ! en passant devant le ministère des Finances. Olivier fut obligé de se montrer plusieurs fois au balcon.

La soirée devint tellement tapageuse, qu'on fut obligé de disperser les manifestants par des charges de cavalerie. « A Versailles, à Versailles ! » criait-on maintenant.

La journée du lendemain semblait devoir être décisive. Tout allait dépendre du Congrès. Allait-il se décider à nommer de Rougemont, Président de la République, les députés auraient-ils assez de sagesse pour se déjuger et donner satisfaction au vœu du peuple ? Le Congrès se réunit au milieu d'une foule immense qui avait envahi Versailles ; les abords du palais étaient noirs de monde. Et partout le même cri retentissait : « Vive

Rougemont, vive le Président ! »

Le premier vote ne donna pas de résultat. Olivier, qui ne présentait pas sa candidature, eut cependant une centaine de voix. Les autres votes se répartirent sur le nom d'un sénateur et sur celui d'un député, les deux seuls candidats en présence.

En apprenant le vote du Congrès, la fureur du peuple devint extrême. Les cris de vive Rougemont

retentirent avec plus de force. On cria aussi : « à bas les députés, à bas les sénateurs ! » Au second tour de scrutin, le sénateur, un brave homme, mais fort peu connu, fut élu à une faible majorité. En apprenant ce résultat, ce fut d'abord une stupeur générale. « Vive l'Empereur ! vive Rougemont ! » s'écria tout à coup une voix dans la foule.

Tout le peuple fut comme électrisé par cette exclamation. Les cris de vive l'Empereur éclatèrent partout à la fois. Il se produisit alors une poussée formidable vers les portes de la salle du Congrès. Les gardes, qui partageaient les sentiments du peuple, levèrent la crosse en l'air et laissèrent pénétrer la foule. En un instant, la salle fut envahie et on mit à la porte députés et sénateurs. Un homme monta à la tribune et, d'une voix forte, s'écria : « Je proclame

Rougemont empereur des Français. »

Une immense acclamation retentit de vive l'Empereur ! Quand les événements de Versailles furent connus à Paris, on se précipita vers le Louvre et on fit à Olivier l'ovation la plus formidable qu'on puisse imaginer. Le ministre de la guerre donna des ordres pour chasser la populace ; mais, nous l'avons déjà dit, les soldats partageaient l'enthousiasme général pour le nouvel empereur et personne ne voulut sortir des casernes. Aucune force ne peut résister contre la volonté d'un peuple.

Le plus surpris fut certainement Olivier quand on vint lui annoncer la nouvelle. Lui à qui s'apprêtait quitter la France, il devenait brusquement empereur des Français. Quel singulier revirement de la fortune !

Au milieu des acclamations, il monta dans une calèche, entouré d'un escadron de cavalerie, et se rendit à l'Élysée.

Son entrevue avec Alfred Benoist fut des plus émouvantes. Ils s'embrassèrent avec effusion et l'ex-président lui dit :

— Que l'Empereur rende la France encore plus heureuse ! tel est mon vœu le plus ardent.

VII. La griserie de l'or

Olivier devenait maintenant le maître absolu, l'égal, au point de vue de l'autorité, du tzar de toutes les Russies. La Constitution n'existait plus. Il nomma des ministres pour le seconder, mais il supprima complètement le Parlement. Plus de députés et sénateurs pour le gêner. Il pouvait maintenant agir à sa guise, augmenter indéfiniment la richesse publique et semer l'or à pleines mains, sans contrôle de personnes.

Cependant les événements qui venaient de se produire en France avaient eu une répercussion retentissante dans tous les pays du monde. Les journaux étrangers ne désemplirent pas pendant plusieurs semaines d'articles dirigées contre les finances de la France et contre son nouveau régime politique. Plusieurs parlements s'émurent des faits incompréhensibles, dévoilés à la tribune du Palais Bourbon. On se demandait avec inquiétude d'où provenait cet or qui affluait

en France sans qu'on pût en découvrir l'origine. On se livra aux suppositions et aux hypothèses les plus invraisemblables.

Un seul journal, obscur et publié dans une petite ville d'Angleterre, émit l'opinion qu'Olivier avait découvert la transmutation des métaux en or. Une interpellation eut lieu à ce sujet à la Chambre des Lords, mais le gouvernement répondit que, après avoir consulté les chimistes les plus éminents, cette hypothèse était complètement inadmissible. En somme, les peuples étrangers n'avaient également qu'à se louer de la richesse débordante de la France. Les Français payaient en bon or les produits qu'ils achetaient à profusion dans tous les pays du monde. Les importations en France atteignaient depuis deux ans une somme fabuleuse, ce dont nul ne songeait à se plaindre en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Russie, etc.

Ainsi, rien à craindre du côté des frontières. Mais, à l'intérieur, Olivier sentit la nécessité de réprimer les abus commis par la Chambre des députés et par le Sénat. Il résolut donc, pour commencer, de supprimer les postes et sinécures des multitudes d'employés qui venaient d'être créés.

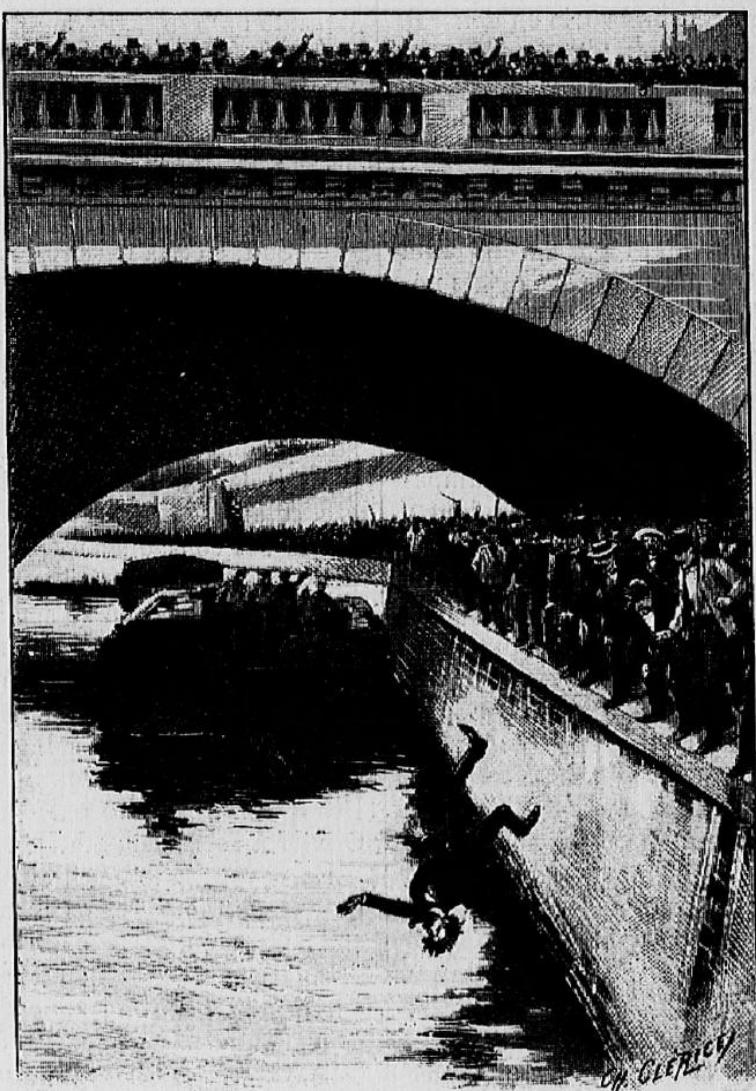
Cette décision, aussitôt connue, fut fort mal accueillie dans les journaux. Puisque notre empereur, disait-on, peut avoir de l'or

autant qu'il en veut, pourquoi ne pas créer au contraire de nouveaux fonctionnaires ? Nous n'en serons que mieux gouvernés.

Olivier, devant ce mécontentement général, se vit donc obligé de renoncer à sa réforme. Assailli de tous les côtés, il fut dans la nécessité de créer des postes nouveaux. Le rêve de certains socialistes se réalisa enfin : tout le monde employé de l'état. En un an, on nomma plus de deux cent mille fonctionnaires. Les ministres durent s'ingénier pour trouver des noms à

la multitude des emplois nouveaux. Il y eut quarante mille inspecteurs pour cafés, restaurants, épiciers, boulangers, charcutiers, bouchers. Chaque acheteur dans un magasin était accompagné par un inspecteur, chargé de vérifier la qualité des marchandises et d'en faire l'analyse. Tous les produits alimentaires, tous les vêtements, étaient désinfectés et passés à l'étuve pour les stériliser. Cinquante mille employés furent chargés de la statistique des champs de blé, de luzerne, de pomme de terre, de carottes, de navets, des cheminées, des chiens, des chats, etc., etc. Vingt mille savants furent répandus sur la surface du territoire pour observer la pluie, le vent, la neige, les nuages. Ce fut le beau temps de la météorologie.

Les plus favorisés et les plus heureux



LA PIERRE PHILOSOPHALE. — Arrivé sur le quai, on le précipita dans la Seine.

devinrent les employés des contributions directes et indirectes, ceux des octrois, les douaniers, qui n'avaient absolument plus rien à faire, car tous les impôts étaient supprimés et les produits étrangers pénétraient en franchise.

Toujours de plus en plus avides, toujours mécontents, les employés demandaient chaque année

une augmentation de traitement, aussitôt octroyée.

La mort dans l'âme, Olivier assistait à la ruine de ses espérances. Il sentait que le torrent de la griserie de l'or l'emportait à toute vitesse vers des abîmes inconnus. Chaque mois, le torrent devenait plus impétueux, car la pente vers la soif de l'or s'accroissait dans toutes les classes de la société. Lui-même se sentait pris de vertige et bientôt il s'abandonna au sort. Il convertissait chaque jour des monceaux de plomb en or, et ce n'était jamais assez.

Les ouvriers se mirent en grève et exigèrent des patrons qu'on décuplât leurs salaires. Le gouvernement, inquiet, fut obligé de fournir aux patrons les sommes nécessaires pour payer les ouvriers. Il n'y eut bientôt plus un simple apprenti qui ne gagnât au moins une vingtaine de francs par jour. Le travail avait été réduit à cinq heures par

journée et on se reposait trois jours par semaine. Malgré ces concessions, les grèves continuaient quand même et le travail avait cessé dans presque toutes les usines.

Il y avait déjà longtemps que les mineurs ne descendaient plus dans les galeries souterraines, préférant un métier où l'on vivait en plein air. La France ne produisait donc plus de houille et de minerais. Il fallait demander aux étrangers les matières premières pour la métallurgie et l'industrie en général. L'exemple donné par les mineurs fut bientôt suivi par la plupart des autres ouvriers qui recherchèrent les métiers les plus agréables, les moins fatigants. On fut obligé de faire venir des Belges, des Italiens, jusqu'à des nègres ou des Chinois pour combler les vides, mais, à leur tour, ces ouvriers étrangers, gorgés d'or, abandonnèrent leurs postes. Il fallut alors demander à l'industrie étrangère les objets nécessaires à l'existence. Toutes les fabriques finirent par fermer leurs portes.

L'agriculture elle-même traversa une crise épouvantable. Plus personne ne voulut travailler la terre et les champs se transformèrent en d'immenses landes incultes. Les paysans désertèrent les campagnes et les villes regorgèrent de gens qui venaient y rechercher des plaisirs plus faciles. Une seule chose surnageait au milieu

de la débâcle générale ; c'était l'amour de la patrie et de l'armée. Officiers et soldats continuaient à vivre comme par le passé, d'une vie d'abnégation et d'obéissance passive. Cela devenait d'autant plus nécessaire que plusieurs nations voisines commençaient à manifester des intentions belliqueuses contre la France. Elles songeaient à refaire contre elle une Sainte-Alliance, dans le but de rétablir l'ordre menacé par cet étrange état social. Mais devant le patriotisme du peuple, elles n'osaient pas encore attaquer une nation si formidablement armée.

Malheureusement, cette armée ne servait plus à défendre la nation contre les ennemis du dehors, mais à maintenir l'ordre intérieur et à assurer la nourriture de chacun. Il avait fallu faire garder chaque usine par des soldats pour empêcher les grévistes de commettre des attentats contre la vie des patrons et détruire le matériel ; on dut transformer les soldats en boulangers, en bouchers, en employés des chemins de fer, des télégraphes, des postes, pour assurer le service des vivres et des transports.

L'orgie la plus folle, la plus hideuse finit par envahir la France entière, dans toutes les classes de la société. On dépensait tout ce qu'on gagnait, sans songer à l'avenir, car on était certain d'avoir encore de l'or le

lendemain. Les théâtres, les bals, tous les lieux de plaisir regorgeaient de monde. On comptait plus de deux mille théâtres et salles de concert, rien qu'à Paris. La passion du jeu s'était emparée des gens les plus raisonnables.

Mais tout a une fin dans ce monde ; le ciel devait punir cette nation corrompue par l'or.

Un coup de foudre retentit, et le châtiment commença. Un journal allemand publia que le professeur de chimie de l'Université d'Heidelberg venait de découvrir que l'or français était faux. Cet or ne se dissolvait pas dans le cyanure de potassium comme l'or vrai. On ne peut imaginer quelle fut l'émotion soulevée à Paris et dans la France entière par cette nouvelle.

Olivier en fut atterré. Quoi, son or n'était pas de l'or ! Mais il était donc un imposteur, il avait trompé ses concitoyens. Croyant avoir enrichi la France, il l'avait ruinée. Une lueur d'espoir lui restait encore. Comme la monnaie d'or n'est en somme qu'une convention, la France pourrait continuer à fabriquer ses monnaies avec cet or faux. On échangerait aussi bien les marchandises avec de l'or faux qu'avec de l'or Vrai. Hélas ! dès le lendemain, ce dernier espoir avait disparu. Toutes les nations, sans une seule exception, décidèrent de refuser l'or français.

— Soit, s'écria Olivier en apprenant cette décision, soit, nous nous passerons de l'étranger.

Se passer de l'étranger, mais c'était devenu la chose la plus impossible du monde. Le sol de la France, n'étant cultivé par personne, n'offrait plus que l'aspect de landes incultes ; les usines fermées ne fabriquaient plus rien. Du moment où l'étranger refusait de vendre ses produits aux Français, c'était à bref délai la misère la plus affreuse, la famine avec toutes ses conséquences.

En trois jours, les vivres avaient décuplé de prix, centuplé au bout de la semaine. Comme on n'avait fait aucune provision, on manqua de tous les aliments à la fois. Le peuple, terrorisé par la famine, se révolta et vint assiéger l'Empereur dans son palais de l'Élysée. Personne ne songea à le défendre et lui-même se sentit perdu sans ressource. Il n'essaya pas de fuir. Des forcenés pénétrèrent dans le palais et obligèrent Olivier à sortir dans la rue.

En voyant la foule, il eut peur. Au lieu des acclamations enthousiastes qui l'accompagnaient quand il était venu en calèche du ministère des Finances à l'Élysée, il entendait autour de lui le cri sinistre de « à l'eau ! à l'eau ! »

On l'entraîna, on l'accabla de coups, d'Injures. On lui fit traverser les Champs-Élysées, la place de la Concorde. Arrivé sur les quais, on le précipita dans la Seine.

Son cadavre ne fut jamais retrouvé.